8069
I

K B

Imionnik
Karoliny z Bukowieckich Malczewskiej zmarłej 1887

8069

Posłuszna Naywyższey Istocie
Stoiąc przy mądrości i cnocie;
Jeśli Cię chęć dobrego budzi,
Zyszczesz wzgląd u Boga i ludzi

X. A. Żółczewski

Restez vertueuse
Vous serez heureuse
C'est mon avis
En ami

J. Matecki

Tendre amitié sous ton empire
Le Ciel a fixé le bonheur
Tu es la raison du coeur
L'amour n'en est que le délire

Angelique S.....

Le 28 Fevrier 1817

Skromność złączona z wdziękami
Serce, litości wylane
Słodki umysł z przymiotami
Imię, wszędzie cnoty znane
Dowcip, z przyjemnością razem:
Są Twoiém Karolunie! obrazem

Faustyna Koziebrodzka

d. 5 Stycznia
R: 1817
w Warszawie

Zapisuiąc móy wyraz na tey drogiey karcie,
Pozwól dobra Karluniu niech powiem otwarcie:
Że poznawszy tak dobrze twoię piękną duszę,
Żałuię iż tak prędko Cię utracić muszę. ~.~

Dnia 5o Stycznia
1817

K: Krzyżanowska

Wszystko zniszczyć potrafi śmierć, lub przemoc dzielna
Przyjaźni! Ty tylko jedna jesteś nieśmiertelna

Angelique Wąsowicz

2. Stycznia
1827.
Warszawa

Szczęśliwszy Radom cała Polski stolica
Ta cała smutek niedługo uczuje
Ten się zaś chlubną zaletą zaszczyca
Że się w nim cnota z pięknością znayduie.

[illegible]

Koziebrodzki

D. 6. Stycznia
1817.

Faut-il du papier et de la plume même,
Pour dire ces trois mots, je vous aime,
Ces mots dans mon coeur sont placés
Jamais ils ne pourront être effacés.

N'oubliez pas de

Sabine Johnalowska

Dnia 22 Stycznia
Ro: 1827.

Czas który płochem polotem,
Coraz to daley ulata;
Pędząc swoim mściwym grotem,
Godziny, wieki, i lata:
Który kiedyś wiedney chwili,
Zepchnie Glob z swiata przestrzeni:
Próżno moc swoią wysili,
Przyiaźni moiey nie zmieni. –

Dnia 22 Stycznia
1816.
w Warszawie

Izabella M:

L'estime est au dessus de l'amour
C'est celui que je vous dévoue pour toujours

Pauline Swiniarska

Le 28 Fevrier 1815

De l'estime sans bornes, de l'amitié parfaite
Que ces vers soient l'interprète.

le 12 Jan: 1817.
à Varsovie

A Plichta

Tu gdzie myśl wierna malnie
Słabym piórem przyjaźń stała
Gdybym chciał pisać co czuję
Jey książki dla mnie zamało.

J Kamiński

Vous aimer est pour moi le plaisir le plus doux,
Si j'avais mille Cœurs ils seraient tout pour Vous,
Mais mon aimable amie en voyant combien j'aime,
Daignez me rendre heureuse, et m'aimer tout de même.

Emma S.....a

Le 28 Fevrier
1807

Warschau d: 14 Julÿ 1817

Erinnern Sie sich hierbey
an eine Freundinn
F: B:

J'aime à écrire dans votre souvenir et à
Croire que je serai quelque fois l'objet de vos
pensées. Pour moi, je me rappellerai toujour
avec plaisir, que je n'eus jamais que des éloges
à vous donner.

Wilhelmine Barchewitz

Varsovie ce 14.e Juillet
1817

L'amitié est ma devise

Le 4 Avril 1817.

Ph. Lemaître

Kiedy niezgoda dni twoie zachmurzy
Uzbroy się cnota i mestwem wytrwałem
Rospacz ust tylko występku udziałem
Cnota prawdziwa, nie lęka się burzy.

Antonietta Wasowicz

10 Grudnia
1816
Varsovie

Wszystko ma postać przyjemna
Gdy ja z Tobą a Ty ze mną.

Dziuk Krainskiego

Dnia 26 Grudnia 816
w Warszawie

Henryk Rutkowiecki

O Charmes! de la Vie, Amitié tendre et pure,
Vos droits seront tous puissants sur mon coeur;
Je ne cherche que Vous, dans toute la nature,
Partout où vous regnez je trouve le bonheur.

Wotre Sincère Amie.

Varsovie le 10. Decem:
1816.

C. Paprocka.

Różne ludzi życzenia i różne są chęci
Ja tylko pragnę w twoiey zostawać pamięci

Dnia 26 Grudnia
1816. —
w Warszawie. —

A Wierzbiński

Plus on éprouve l'Amitié moins on l'exprime;

Agréez-en un souvenir en ce faible rime.

Rose Suminska

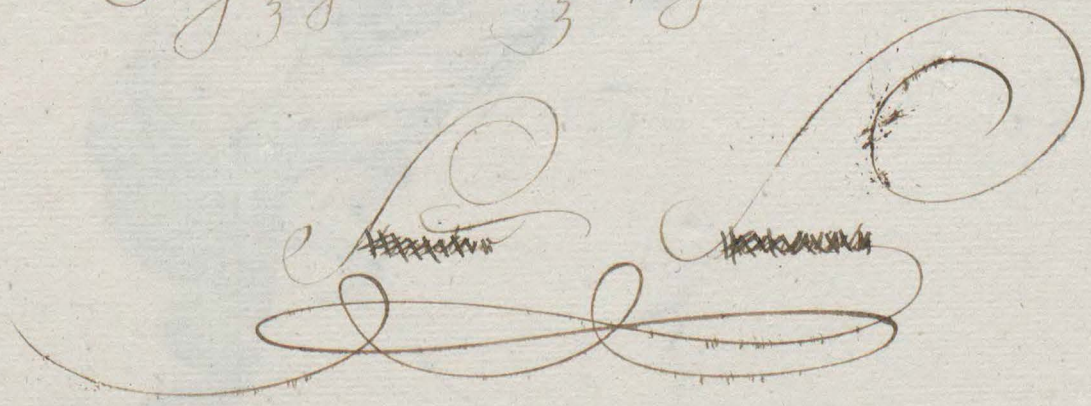
Le 10 Decembre 1816

W ciągu dni naszych, rzadki dzień swobodny
W każdym coś serce zasmuca i drażni
Ten dzień iest miły, ten dzień iest pogodny
Co się poświęca prawdziwey Przyiaźni

Józefa Czarnomska

Dnia 10 Października
R. 1816

Jesli ma miłość, oziębła cię czyni
Obrzydzę życie, lub umrę w pustyni.



Dnia 30. Grudnia
1816

Przyiaźn co się w sercach rodzi
Naydroższy skarb bydz się zdaie
Cnotliwy kto ią dowodzi
Szczęsliwy kto iey doznaie
Niechay ią iak kto chce ceni
Tey obraz często fałszywy
Tysiąc przyiaciół się mieni
Z tych ledwo ieden prawdziwy
Każdy co ią w sercu tłómi
Choć ich tysiącami liczy
Zeżli iey uczuć nie umie
Nie zna prawdziwey słodyczy
Doznawaymy szczęscia tego
Niech od tąd nas nic nie drażni
Wszystkie dni życia naszego
Poświęćmy stałey przyiaźni

E: Lasocka

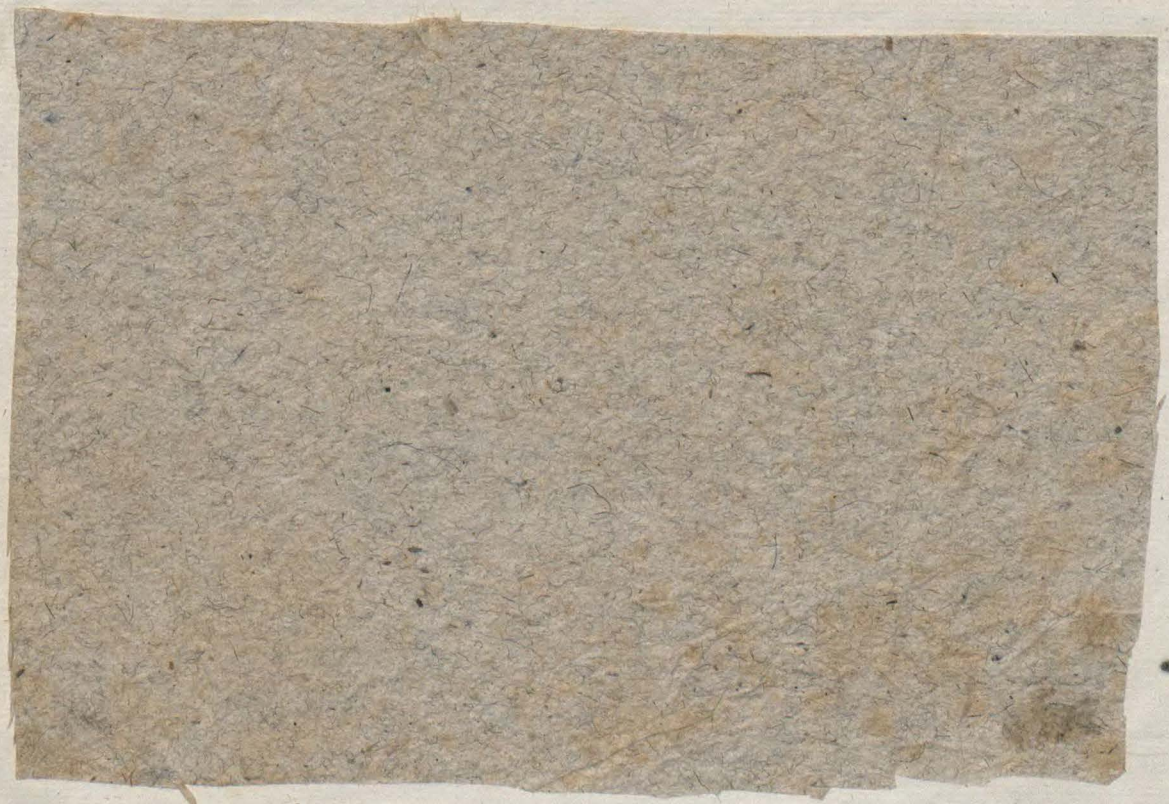
Pensez quelquefois ma très chère Caroline,
à celle qui souvent vous fit des observations,
qui toujours furent dictées par son cœur: Croyez
qu'elle ne vous oubliera jamais, qu'en tous lieux,
en tous temps, elle formera des vœux pour votre
Bonheur. Elle rend justice aux qualités précieuses
dont votre âme est ornée, elle se plaira à se les
rappeler et les sentimens d'amitié que vous lui avez
inspiré, seront toujours les mêmes.

Jne Cochet

28

w Korycinach dnia 10. Lipca 828.

Henryk Bukowiecki



Nicht mit Großen nicht mit Reichen
Knüpfe je dein Freundschaftsband
Wähle solche, die Dir gleichen
Auch an Denkungsart und Stand.

Dans ce livre où l'Amitié réside
Je prend la sincérité pour guide
Que ne puisje gravez en traits inflacable
L'Amitié sincère et l'Amitié durable.)

Julie M.

Niemylne Szczęście los Ci zgotuie,
Gdy to się ziści co dla Ciebie czuię

4 Sierp 878 r. Koryciska

Kochaiący Brat
Adolf Ogończyk Burowiecki

Un mot suffit pour dire que je vous aime,
Deux mots sont trop pour en dire de même,
Mais jamais cent chiffres ne pourront exprimer,
Les mille raisons que j'ai de vous aimer. ~

le 23 Decembre.
1826.

Emilie Ragoczy.

Choć się oddalisz odemnie
Jeszcze będziesz ukryta
Przyjaźń Cię wspomni przyjemnie
Bóg w mém sercu na wieki wyryta.

Ludwika Hellich

W 23 Grudnia
1826

Sur cette feuille légère
J'amitié grave ses vœux ;
Si, par la loi sévère
Qui rend le bonheur douteux ;
Et peut-être incertaine, l'avenir,
Le temps, un jour, les effacer
Gardez de la main qui les trace,
Dans votre cœur le souvenir.

Varsovie
19 Juillet 1847.

M.e H. Jo

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire
Je vous prie de vous souvenir de
moi.

Emanuel Aimé [illegible]

Angelique Vasovicz

42

O vous tendres amis, objets de ma pensée
Que je devrais payer d'un plus digne retour
N'accusez point mon cœur d'une fuite forcée
Je reviendrai Vous voir un jour.

Fait par Angélique

25 Mars 1826

Gardez pour son
venir ces belles
chiffres reunis en
semble et fait par [illegible]

Et comment veux-tu que je vive ?
Si je perds à jamais ton accueil
Pour ta loi mon âme captive
Et d'aimer j'ai fait mon bonheur

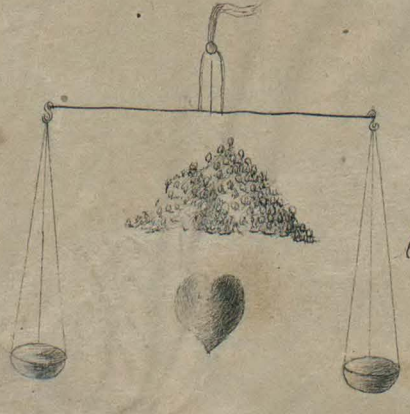
Wieczne więzy
Nigdy nie uleczona
rana

K..

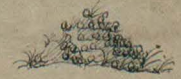
Pour C. B.

Votre ame se peint dans vos yeux
C'est dans ces miroirs radieux
Que sans tache l'on voit votre Coeur
Et votre Caractere
En vous tout à le don de pluire

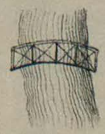
Ally

La Crainte  l'Esperance . =

Le p-e-u-p-l-e

L'Amour est 20 ♡ . = Une frio / faite francs / 1000 lagéo / 100  ♡ . =

Cy toujours que la est une . = pir ♡ . =

V .=  à ~ mal

U .= .10 dans une o q p d l Tric. =

~ pir / ~ Un vant / vient venir / d'un .= Vous Tout Vous Rien .= .10 b

G. a. ~ p / A .= VZDS. = CDEOBIC. = ~ Tu ou tu = mal tu mal = pas n'y pas. =

z Opery Gawel na Xiężyca

Wszystkie me Listki i Kwiaty
Podzieliłbym iak należy
Piękne ale czcze Bławaty
rozdałbym modney Młodzieży

Lecz Młodzieży co nauki
Przekłada nad Toalety
Naypięknieysze rwałbym Sztuki
J robił dla niey Bukiety

Egoistom co swe Krocie
Dla siebie tylko chowaią
Brzydkie rozdałbym Paprocie
Co nigdy nierozkwitaią

A w pstre potym Tulipany
Przystroiłbym Obłudnika
W Słoneczniki wielkie Pany
W Kłosy skromnego Rolnika

Skronie Mężow znakomitych
Co Kray rządzą albo bronią
Z dębu i lauru uwite
Wieńce wdzięczności osłonią

Co zaś do tego motłochu
Co minąwszy Krok poczciwy
Skubią Oyczyznę po trochu
Wsadziłbym wszystkich w Pokrzywy.

Pourquoi donc craindre la mort, s'il l'on a bien vécu pour n'en pas craindre les suites ? Pourquoi redoutes cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir ? Qu'on interroge les médecins et les ministres de l'Eglise, accoutumés à observer les actions des mourants et à recueillir leurs derniers sentiments ; ils conviendront qu'à l'exception d'un très petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation causée par des mouvements convulsifs semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement, et sans douleurs : et même ces terribles agonies effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent le malade ; car combien n'en a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti ! ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état dont il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir ; et dans le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie : la nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade donc le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquents et familiers, qui en est averti par les mouvements inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure ; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi ; on n'en croit pas les jugements des autres, on les regarde comme des alarmes peu fondées ; tant qu'on se sent et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi, et tout est mort que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut en revenir, qu'il est prêt à expirer ; examinez ce qui se passe sur son visage lorsque, par zèle ou par indiscrétion, quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet : vous le verrez chanceler comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue. Ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même, tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir ; il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état ; mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère ; et si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ses tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verrait point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons ; nous la jugeons mal de loin ; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on vient à en approcher de près : nous n'en avons donc que des notions fausses ; nous la regardons non seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses, nous avons même cherché à grossir dans notre imagination ces funestes images, et à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle doit être extrême, a-t-on dit, lorsque l'âme se sépare du corps ; elle peut aussi être de très-longue durée, puisque le temps n'ayant d'autre mesure que la succession de nos idées, un instant de douleur très-vive, pendant lequel ces idées se succèdent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal, peut nous paraître plus long qu'un siècle pendant lequel elles coulent lentement et relativement aux sentiments tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la philosophie dans ce raisonnement ! Je ne m'arrêterai pas à le relever s'il était sans conséquence ; mais il influe sur le malheur du genre humain, il rend l'aspect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être, et n'y eût-il qu'un très-petit nombre de gens trompés par l'apparence spécieuse de ces idées, il serait toujours utile de les détruire et d'en faire voir la fausseté.

Lorsque l'âme vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaisir excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous ravisse ? Non : cette union se fait sans que nous nous en apercevions ; la désunion doit s'en faire de même sans exciter aucun sentiment. Quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'âme et du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême ? quelle cause peut produire cette douleur ou l'occasioner ? la fera-t-on résider dans l'âme ou dans le corps ? la douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée ; celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa faiblesse. Dans l'instant de la mort naturelle le corps est plus faible que jamais ; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

(xx) tued son fils qui s'enrichit à l'étranger et vint partager sa fortune avec ses parents. Voila le drame de Werner et la légende de Szwarzenbach.

Maintenant supposons une mort violente.

Une douleur très-vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouissement ou à la mort; nos organes, n'ayant qu'un certain degré de force, ne peuvent résister que pendant un certain temps à un certain degré de douleur; si elle devient excessive, elle casse, parce qu'elle est plus forte que le corps, qui, ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'âme, avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent: ici l'action des organes cesse; le sentiment intérieur qu'ils communiquent à l'âme doit donc cesser aussi. . . . . .

La vraie philosophie est de voir les choses telles qu'elles sont; le sentiment intérieur serait toujours d'accord avec la philosophie, s'il n'était perverti par les illusions de notre imagination et par l'habitude malheureuse que nous avons prise de nous forger des fantômes de douleur et de plaisir: il n'y a rien de terrible ni rien de charmant que de loin; mais, pour s'en assurer, il faut avoir le courage ou la sagesse de voir l'un et l'autre de près.

(x) deux fois maudit qui avait tué le père par la main du fils, et la sœur par la main du frère. Kuntz le ramassa et alla frapper l'étranger d'un coup si sûrement donné que la victime n'eut la force que de dire ces deux mots „Mon père!" Kuntz venait de

14 Czerwca 1833 r. o godzinie 2 po południu. Katarzyna Zyczyńska urodzona w (xx)
Szwajcarji w obwodzie zwanej Szwarzenbach klasa dostarczyła poecie Wernerowi osnowy do tragedyi pod tytułem Dwudniowy Czwartek Lutego, skomponowanej w roku 1813. En voici l'explication et le contenu: Un paysan suisse nommé Kuntz habite avec son père l'auberge de Szwarzenbach. Kuntz malgré son père épouse Trude, fille d'un pasteur du canton de Berne. Le vieux Kuntz voit avec regret entrer une maîtresse dans la maison dont il était le maître; de là des querelles entre le beau-père et la bru, querelles dans lesquelles le mari blessé dans la personne de sa femme, s'aigrit de jours en jours.

Un soir, c'était le 24 février, il revint joyeux d'une fête donnée dans le voisinage. Il rentre la gaîté au front, la chanson à la bouche. Il trouve le vieux Kuntz qui gronde et Trude qui pleure. Plus il avait de joie dans le ~~cœur~~ cœur plus il a maintenant de colère. Le vieillard s'emporte de plus en plus. Alors le fils prend une faux pendue à la muraille et frappe le vieillard qui tombe et meurt. Depuis ce temps le malheur s'établit dans la chaumière. Six mois après, la jeune femme accouche d'un fils dont les dernières paroles du mourant frappèrent dans le sein de sa mère, et il portait avec lui le signe du maudit, une faux sanglante sur le bras gauche. Cinq ~~mois~~ ans après Trude eut une fille. Les époux crurent la colère de Dieu désarmée, car cette fille était belle et n'avait aucun signe de malédiction sur le corps.

Un soir c'était le 24 février, la petite fille avait alors deux ans, et le garçon sept, les deux enfants jouaient sur le seuil de la porte avec le couteau qui avait tué leur aïeul; la mère venait de couper le cou à une poule, et le petit garçon dit à sa sœur, Viens, nous allons jouer ensemble, je serai la cuisinière et toi la poule — l'enfant prit le couteau maudit, entraîna sa petite sœur derrière la porte de l'auberge et lui coupa le cou. Alors Kuntz maudit son fils, comme son père l'avait maudit. ~~L'enfant~~ L'enfant se sauva. Nul ne sut ce qu'il devint. À compter de ce jour tout alla de mal en pire pour les habitants de la chaumière. Kuntz se trouva réduit à la misère.

Un soir, c'était le 24 février, Kuntz entra après avoir été supplié de ses créanciers de lui accorder du temps; ceux-là l'ont envoyé au bailli, et le bailli l'avait condamné à payer dans les vingt-quatre heures. Il y avait un ouragan terrible au dehors, la faim et désolation au dedans. En ce moment un voyageur frappa. Trude alla ouvrir. C'était un beau jeune homme de vingt à vingt quatre ans vêtu d'une veste de chasseur, ayant une gibecière, un couteau de chasse au côté, une ceinture à mettre de l'argent autour du corps, et deux pistolets dans cette ceinture. En apercevant cette ceinture Kuntz et Trude échangèrent un regard rapide comme l'éclair. Une heure plus tard le voyageur entra dans sa chambre, et essayant fixer un clou pour accrocher ses habits et frappant dessus avec son poing, fit tomber un objet suspendu de l'autre côté de la cloison. C'était le couteau (x)

celui, qui n'est point connu par Vous, Madame
ose Vous faire ses adieux, parcequ'il Vous quitte
le cœur plein dans quelques heures - et il Vous
prie de ne l'oublier jamais - car depuis votre
arrivée à Varsovie il est devenu votre intime
amie - Et, Quand le corbeau sera blanc, et
la neige noire, c'est alors que Vous cesserez
de ~~me~~ sa mémoire - S'espère que je trouverai
à l'avenir l'occasion agréable de causer et de
passer les moments avec Celle, qui m'est trop
chère -

Tout à Vous -
Inconnu Albert Z.

à Madame
de Malczewska
à
Przedocinek

54

Kochana Pani! Smutna to dla mnie wiadomość
że Kochana Pani źle noc przepędziła – lecz mam
w Bogu nadzieję że już dzisiaj lepiej będzie – bo to
zwyczajnie skłopotaliśmy tu Pani głowę niemiłe-
mi nowinami – z tego powodu już była Pani nie-
spokojną – niechajże Pani będzie pewną że i my zdro-
wi – i perswadujemy sobie ile można wszystko co
nas tylko spotyka – Całuję Panią najczulej – najserdecz-
niej – ślę dzięki za pamięć nieustającą o nas – bo ta-
kie dowody przywiązania Pani – łagodzą o wiele obecne

położenie nasze – i ufam w Bogu że nas zachowa
zdrowo – i szczęśliwie – a iak przebędziemy tę nieszczęś:
ną cholerę to już musiemy się często widywać – aby
odwetować stracony czas – co nas w domu przytrzymuje
Jeszcze raz całuię z duszy i serca Panią – i Anielusię –
a Panu E: uprzeyme zasyłam ukłony —
Mama winne uszanowanie – i serdeczne pozdro=
wienia Państwu dołącza – M.C:
Szmizetkę posyłam – ale niech Anielcia lepiey
podetnie pod szyią – czy dla Niey – czy dla Pani – bo
jest za wysoka –

55

dnia 8 lipca r 853.

Kochana Anieleczko.

Aż się lękam pisać do ciebie, bo przeczuwam
żeś mnie niesprawiedliwie obwiniła, nie odbiera-
jąc ode mnie podług przyżeczenia wiadomoś-
ci, że wyiechawszy tylko z tamtąd, zapomnia-
łam już o tobie. lecz nie sądź mnie tak, nie
zapominam ja nigdy o tych, których szcze
rze kochałam. Droga Anielciu niespodziewa-
łam się zupełnie, że widzenie nasze w S.tą Emi-
lią będzie już ostatnie, gdyż tak nagłym był
mój wyiazd, że nie mogłam ani napisać do cie-
bie, ani się osobiście pożegnać. pragnę szczerze
wiedzić co porabiasz teraz, czyś zdrowa, czy dawno
byłaś w Długoiowie, parę dni temu, iak Wu-
jaszek odiechał, przykre mi było oddalenie się
z tamtąd gdzie tyle dobrego serca doznałam.
Ja iak dotąd iestem dosyć zdrowa, i staram
się pomagać Mamie oile mogę.- Nie wiem czy

u was tak samo się dzieje iak u nas, że cię
głe deszcze niepozwalają wyiść nigdzie. nie
mając ci żadnych nowin do doniesienia, mu-
szę ci napisać, co teraz robię. oto chaftuię sobie
falbanę do kaftanika, iakie tu teraz noszą.
iest to forma zupełnie baskiny, lecz tak ie tu
nazywaią – Kochana Anieleczko żegnam cię iuż
bo pragnę aby list dziś odszedł na pocztę. Cału-
je cię więc najserdeczniej. Mamie moje uszano-
wanie załączam. a Mama moja Paniom
ukłony przesyła. –

Julia.

P. S. posyłam ci mój adres. Dom Józefa Gorec:
Ulica Królewska № 1072. –

57